

REPUBLIQUE GABONAISE



CLAUDE BOUET

**POUR UNE GEOGRAPHIE
DE L'HABITAT RURAL
AU GABON**



OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

CENTRE DE LIBREVILLE - OCTOBRE 1974



POUR UNE GEOGRAPHIE DE L'HABITAT RURAL
DU GABON

L'habitat rural gabonais se distingue par trois caractéristiques : la dispersion en petites unités ou hameaux dénommés couramment " villages ", la mobilité et l'uniformité.

Pays contrasté de plaines et de montagnes d'accès d'autant plus difficile qu'elles sont couvertes d'un épais manteau forestier et hachées d'un réseau hydrographique tourmenté, le Gabon compte actuellement environ 3 000 villages (3 033 au recensement de 1970) où vivent environ 55 % de la population totale d'un pays de 267 000 km². Chacun des 101 cantons administratifs comprend en moyenne 28 villages de faible taille, de l'ordre de 100 habitants.

Ce taux serait beaucoup plus modeste sans la constance d'une politique de regroupement pratiquée au cours de la période coloniale pour des raisons évidentes de domination administrative et stratégique de populations mal connues (impôt, prestations de travail, portage, recrutements militaires). Cette action s'est poursuivie et développée avec l'accession du pays à l'indépendance sous l'égide des sous-préfets dont les circonscriptions se sont multipliées, permettant l'implantation d'une meilleure infrastructure administrative, sanitaire (dispensaires) scolaire et agricole (monitorats d'agriculture).

Qu'est-ce qu'un village au Gabon ? Comment se présente-t-il ? Comment et par quoi se définit-il ?

La notion de village est commune à l'ensemble du pays mais recouvre une entité multiforme, mouvante et ambiguë. Le phénomène urbain, récent et encore mal assimilé, se réfère toujours à la ruralité du village. La ville c'est la " Capitale " pour Libreville, le " Centre " ou le " Poste " pour l'agglomération de brousse, et un citadin, ouvrier ou fonctionnaire, rentre à la fin de sa journée de travail au " village ", autrement dit au quartier suburbain où il réside. A l'intérieur même de ce quartier, le

"village" ("le village pour moi" selon la formule courante) de ce travailleur se résoud tout simplement à sa concession et à sa propre case. Il en est de même pour un hameau traditionnel ou un village regroupé : tel individu y désignera son habitation en déclarant : "Voilà le village de ma famille". Le village est donc ressenti d'abord en tant qu'unité élémentaire de résidence et la prise de conscience du fait rural gabonais ne dépasse pas, sur le plan socio-géographique, la case où réside le chef de famille ou de clan. Il ne faudrait cependant pas en déduire hâtivement que le Gabon offre un bel exemple de dispersion de l'habitat, phénomène courant en Afrique (par exemple pays bamiléké camerounais en Afrique Centrale) : le paysage rural est constitué d'une poussière de hameaux minuscules, coalescents ou désintégrés dont l'anarchie spatiale tend à s'estomper au profit d'une colonisation des grands axes routiers récemment ouverts à travers le pays. Ce phénomène migratoire en direction des pistes de circulation automobile n'est lié à aucune contrainte administrative, contrairement au regroupement - obligatoire - des villages. Cependant, le particularisme résiste à toute coercition : au sein de tout "regroupement", chaque village élémentaire conserve, sous la vague terminologie de "quartier" (peu usitée du reste), son autonomie interne, son nom, son chef. Le chef du "regroupement" coiffe théoriquement l'autorité de ses subordonnés, mais chaque "quartier" est séparé du voisin par une haie d'hibiscus ou d'arbustes ornementaux, par un arbre fruitier, un massif de bananiers, ou tout simplement un hiatus en friche entre deux séries de cases de "villages" différents.

La tendance au vagabondage est très spécifique des villages gabonais. Pour une cause quelconque, bien souvent étrangère à l'épuisement des terres ou à l'agriculture, (phénomène magique, deuils successifs dans une courte période, sorcellerie, etc...) telle agglomération "s'évade" selon l'expression courante, se déplaçant aussi bien de quelques centaines de mètres comme de plusieurs dizaines de kilomètres, tronquant ainsi le regroupement, dont la stabilité recherchée par l'administration n'est jamais définitivement assurée. La région de l'Ogooué-Ivindo, citée par Perrois (1) comptait 241 villages en 1965 et 258 au recensement de 1970. Au cœur de celle-ci, le district de Mékambo comptait 95 villages en 1950, 63 en 1955

(1) - L. Perrois : "La circoncision Bakota". Cahiers Sciences Humaines.

et 74 en 1959, à cause d'un "relâchement de la vigilance administrative" note l'auteur. La tendance naturelle est toujours à l'éclatement ; seule une action autoritaire est capable de provoquer la concentration.

Cette mobilité extrême masque la réalité d'une population très faible (densité générale de 1,5 habitant au km²) qui a essaimé partout. L'omniprésence de l'okoumé, "arbre du manioc" et du palmier dans des forêts subprimaires témoigne du passage de l'homme et de la présence d'établissements humains dans des zones totalement désertiques actuellement, dont ces espèces végétales sont les vivants témoignages d'une occupation qui ne remonte pas à plus de 70 ans (1). Il est en effet impossible, en dehors du végétal sur pied et des quelques outils ou objets minéraux (coups de poing bifaces, polissoir etc.) indétectables sous forêt, de retrouver la trace laissée par l'homme dans la forêt équatoriale, de juger de l'ancienneté de celle-ci et moins encore de détecter les vestiges de son habitat confectionné entièrement de matériaux rapidement périssables. Cet habitat était et reste encore léger, précaire, vite aménagé mais tout aussi rapidement abandonné et toujours tiré du végétal.

I/ - Le village gabonais traditionnel

Etroitement enserré par la forêt, exceptionnellement ouvert sur un paysage de savane, le village gabonais a toujours feint d'ignorer, pour s'établir, le problème du site. La proximité d'un point d'eau et sans doute un facteur favorable, mais jamais impérieux, compte tenu du chevelu d'un réseau hydrographique d'une densité peu commune. Les puits sont inconnus, mais rares sont les marigots, sous l'équateur, qui tarissent complètement en saison sèche.

(1) - Mettant en doute que la chasse aux esclaves ait été le principal facteur de dépeuplement de l'Afrique Equatoriale, P. Gourou pense que la présence de l'okoumé ou la savanisation en climat équatorial "ne sont pas nécessairement de bonnes preuves d'une forte densité ancienne ; il a pu suffire de petits effectifs d'essarteurs pour en empêcher de se rétablir après une période aride". De la même façon, on doit se prémunir contre le danger de "ne pas télescoper en une seule population les générations qui occupèrent des sites privilégiés. P. Gourou : l'Afrique - ed. Hachette - p. 267 - 270

Le village était avant tout conçu comme moyen de défense et de protection contre l'ennemi, un ennemi multiforme et omniprésent : la forêt, l'animal sauvage mais surtout l'homme, représentant du clan ou de la tribu voisine. Plus que par la sylve, l'hostilité était continuellement alimentée par les palabres et les guerres intestines, par les étrangers de passage, les pillards ou les trafiquants d'esclaves. L'habitat dans ce perpétuel climat d'insécurité était avant tout défensif.

Le village, comptant quelques dizaines de cases quadrangulaires, était constitué de deux rangées d'habitations, alignées et soudées les unes aux autres, sans aucun hiatus. La circulation était possible d'une case à l'autre, mais l'ensemble ne ressemblait qu'à deux longs corps de bâtiments aux parois lisses et à peu près aveugles vers l'extérieur, ou une protection supplémentaire était assurée par une palissade de pieux ou d'écorce. La surveillance s'exerçait à travers de minuscules fentes rectangulaires pratiquées dans les parois des murs.

La " rue " était fermée à chaque extrémité par une palissade ou un corps de garde (abeigne chez les Fang) tout à la fois lieu de réunion, de repos pour les hommes et surtout, comme son nom l'indique, mirador destiné à repérer immédiatement sans être vu l'étranger ou l'ennemi. Chaque case était occupée par une famille restreinte. Le plan était simple : une pièce d'entrée utilisée comme entrepôt ou comme lieu de séjour, dont la porte unique donnait sur la rue ; deux ou trois compartiments, ou chambres, exigus, séparés par des cloisons de " bambou ", aménagés de chaque côté de la pièce centrale et s'ouvrant sur celle-ci. Chaque épouse avait sa chambre. Parfois, elle utilisait la salle commune comme cuisine. L'ensemble était sombre sans autres fenêtres que de minuscules sas qui ne favorisaient guère la circulation de l'air. La plupart du temps, d'ailleurs, les fenêtres étaient inexistantes,

Derrière la case, chaque épouse possédait sa cuisine où s'ébataient enfants et volailles, où les repas étaient pris et où somnolaient pendant la journée, sur des lits faits de lattes de raphia montées sur de courts piquets fourchus, les femmes et les enfants.

Dans les deux ouvrages qu'il a consacrés à ses périples gabonais, aux tout premiers temps de l'exploration européenne (1), Du Chaillu fait une distinction nuancée entre les villages des peuples côtiers ou voisins de la côte (Benga, Mpongwé, Mkombe, Eshira et Bapounou) moins sensibilisés au réflexe défensif, et ceux de l'intérieur (Fang, Bakélé, Mitsogho). Les premiers, note-t-il, s'ouvrent sur une rue large parfois de 20 mètres. Les cases sont tout à fait indépendantes et leur taille varie " selon la richesse du propriétaire " (chez les Mpongwé) (2). Elles sont en général propres et les villages pimpants. Par contre, les villages des tribus de l'intérieur correspondent à la description générale déjà donnée. Les cases peuvent y bénéficier de portes en bois sculpté et chez les Fang l'auteur note leur taille minuscule, comprenant une seule pièce " qui sert pour faire la cuisine, pour manger, pour dormir et pour garder les provisions dont les principales sont des pièces de venaison ... (3).

Le stéréotype du plan du village et de la case se retrouve dans la banalité du choix des matériaux et des techniques de construction. Seuls quelques groupes pygmoides du haut bassin de l'Ivindo et de l'est du Woleu N'Tem et du Haut et Moyen Ogooué, isolés, loin des populations autochtones avaient et conservent encore leur style particulier d'habitat, fait de huttes hémisphériques très basses, à l'intérieur desquelles un homme de taille normale devait se glisser courbé en deux. Ces huttes, sans autre couverture qu'une porte d'entrée ovale, tassées l'une contre l'autre dans un espace exigu (le plus souvent un village pygmée tient tout entier sous le feuillage d'un seul arbre), étaient savamment montées sur une armature voûtée de branches flexibles et recouvertes d'un entrelacs de feuilles de clairière ou de marécage. Ailleurs le métissage et la semi-sédentarisation auront raison de ce style d'habitat si particulier.

En dehors des pygmées, toutes les ethnies locales employaient pour la construction des parois, l'écorce déroulée et martelée " d'okala " (*Xylopiya Acthiopica*) parfois épluchée d' " ovoc " (*Clestopholis Patens*)

(1) - P. du Chaillu : Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale 1863 et l'Afrique sauvage 1868

(2) - P. du Chaillu : Voyages d'aventures page 9 - 10

(3) - P. du Chaillu : Voyages d'aventures page 151

ou la longue palme effeuillée du palmier raphia ou du *Sclerosperma* fixés à une armature de piquets fichés dans le sol. Du Chaillu explique, à propos d'une maison Mpongwé, qu'à ces pieux on ajuste adroitement des planches de bambou, une rangée en dehors, une autre en dedans, et les fissures sont remplies par des feuilles de palmier ; ainsi les murs sont lisses et polis, et d'une netteté parfaite. La charpente du toit, en palmes ou en bambous de Chine, formait toujours une double pente. Elle était recouverte de " tuiles " ou " pailles " confectionnées avec des folioles de palmier de raphia (ebzi). Sur le toit étaient jetées une double série de gaulettes équidistantes destinées à maintenir les " pailles " en place pendant les coups de vent qui précèdent les tornades (1). Certaines cases pouvaient être entièrement confectionnées en matériaux totalement issus du palmier : parois en tiges de palme juxtaposées, charpente de même, couverte de tuiles de folioles. Ce style de construction était plus particulièrement répandu pour les cuisines.

En zone de savane, où les peuplements d'arbres propices sont souvent limités à des galeries forestières, la ressource du palmier raphia est la seule solution pour la case alors couverte d'un gros matelas de graminées de savane parfaitement imperméable. Certaines cases étaient entièrement montées en vannerie de palmier rotin (murs, portes, fenêtres) mais en pays Obamba et Akélé, la porte principale de la case était faite d'un panneau unique de bois sculpté.

II/- Evolution de l'habitat depuis la pénétration européenne.

Ce tableau schématique et assez peu contrasté de l'habitat rural gabonais a subi depuis l'arrivée des européens de profondes et vastes transformations. Le régime de traite, l'implantation commerciale et coloniale

(1).- Lasserre note que dans les années 1955, l'usage était encore courant de jeter sur les toits végétaux des Librevilles pauvres, outre ces gaulettes, des cercles métalliques de barriques. Cette pratique a disparu dans la région de l'Estuaire, tout comme en ville avec l'adoption pour le transport des vins importés, de citernes ou de containers. D'autre part, les toits végétaux n'existent plus dans le périmètre urbain librevillois (prohibition par souci de prestige moderniste?) G. Lasserre : Libreville - La ville et sa région - Ed. Armand Colin - p. 43 et suivantes.

ont eu très rapidement, mais surtout après la première guerre mondiale, des répercussions fondamentales sur la vie, le comportement et les techniques des villageois gabonais qui constituaient alors l'intégralité de la population. Les séquelles de la traite estompées, les européens ont établi une paix relative entre tribus antagonistes, les religieux ont évangélisé et quadrillé la brousse d'implantations missionnaires. Ces diverses influences ont eu des répercussions directes sur l'habitat rural traditionnel. La sécurité retrouvée, les villages ne se sont pas stabilisés pour autant, la mobilité restant le fondement traditionnel bantou (1). Cependant, le style de construction s'est modifié, faisant apparaître l'individualisme : les cases monolithiques aux murs d'écorce ou de " bambou " se dissocient au gré des unités familiales diverses, mais le village conserve son aspect longiligne de rue bordée de deux alignements d'habitations. Les " corps de garde " ne ferment plus les extrémités du village mais s'établissent n'importe où, au gré des clans, dans la " rue " elle-même qui s'élargit considérablement. Leur fonction évolue progressivement : lieux de guet et de défense, ils se transforment en centre de repos pour les hommes, de réunion et de réception de l'étranger, de palabres ou de danses. Les meurtrières s'élargissent au point d'occuper la moitié supérieure des parois, jusqu'au toit. Chez les Fang, qu'une migration d'envergure a conduit sur les bords de l'Ogooué au sud et jusqu'à Libreville à l'ouest, le temple réservé au culte du Bwiti apparaît dans l'enceinte du village, façade ouverte sur un mât symbolique sculpté ou peint, comme surgira dans de nombreuses ethnies la chapelle évangélique ou catholique, avec en évidence à l'entrée du lieu de culte la croix naïve et la vieille jante d'automobile en guise de cloche. En dehors de ces caractéristiques de détail, ces édifices communautaires ouverts sur la rue sont disposés perpendiculairement à elle et à l'axe général des cases. Leur aspect ne diffère point de celui d'une case ordinaire. Même forme, mêmes matériaux, l'écorce d' " okala " ou le bambou, mais absence totale de cloisons intérieures. Cependant, le contact plus fréquent avec les blancs, le prosélytisme agissant des missionnaires ont eu un impact direct sur l'implantation, le style et les techniques de construction de l'habitat. L'administrateur européen a très tôt

(1) - Aucune explication satisfaisante de ce phénomène. Magie ? Sorcellerie ? Poursuite du gibier ? L'épuisement des terres en culture n'entre jamais en jeu chez ces peuples plus cueilleurs qu'agriculteurs. Pourtant quelques villages Benga, Mpongwé, Galoa ou Nkomi, depuis longtemps en contact avec les européens et vivant de la troque sont restés en place pendant de nombreuses décennies. Le commerce, l'échange, une construction améliorée dans le style du blanc, jouent-ils un rôle stabilisateurs ?

cherché à le fixer pour stabiliser les populations, lever l'impôt et recruter des prestataires. De leur côté, les " pères " ont été les promoteurs de techniques nouvelles qui se répandent dans les années 1935, tendant à rendre la construction plus solide, plus spacieuse et salubre, et surtout moins évanescence.

La première technique, appelée improprement " terre battue ", tout en faisant appel à des éléments naturels trouvés sur place, consiste à assujettir avec des lianes une armature de pieux et de lattes de palmes entrecroisés, grossière imitation du ferrailage que la maçonnerie moderne utilise pour armer le béton. On bourre ensuite ce clayonnage avec de la terre glaise réduite en boue après malaxage aux pieds (poto potu). En séchant, celle-ci se rétracte légèrement, ce qui provoque des fissures au niveau des montants de bois, colmatés par les femmes au moyen d'un enduit de terre, qu'elles appliquent sur l'ensemble de la surface des murs aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Dans la case, l'addition de kaolin à l'enduit peut donner un agréable crépi blanc. Le toit ne reçoit guère d'innovation importante, mais la structure à quatre pentes fait son apparition, à l'imitation des cases européennes, facilitée par l'utilisation de la tuile végétale ou du chaume qui s'adaptent bien à cette technique. Parfois un auvent peut cerner complètement la case, moyen de protection supplémentaire contre les pluies frappant obliquement les murs de terre : sur les deux murs latéraux, l'auvent est fixé en décrochement au-dessous du faitage du toit, au niveau de leur plus grande largeur (cf. photo). Cette technique permet de conserver le mur en bon état pendant plusieurs années sans aucun entretien. Leur usure ou leur dégradation est indirectement accélérée par la précarité de la qualité du toit qui ne connaît guère d'amélioration. La tuile végétale ou " paille " exposée aux agents atmosphériques et aux termites ne reste totalement étanche qu'une année environ, au bout de laquelle la toiture doit être révisée, ce qui n'est jamais fait scrupuleusement. Des pans de mur se dissolvent alors lentement aux endroits exposés aux fuites du toit. Cependant leur solidité et leur étanchéité sont bien supérieures à celles des plaques d'écorce martelée, les termites et autres agents prédateurs y sont moins actifs que dans les éléments végétaux à l'état brut.

Cette technique s'est répandue au sein de toutes les ethnies sans supplanter complètement l'écorce sur laquelle elle présente un net degré d'évolution. Les régions où les peuplements de xylôpia sont particulièrement denses, où les hommes ont été moins marqués par l'exemple de cette

nouveauté, recourent encore largement à l'emploi de l'écorce.

Il n'en est pas de même pour la construction en briques de terre séchées au soleil, également répandue par les missionnaires. La complexité plus grande de sa conception, qui assimile la qualification de l'utilisateur à celle d'un maçon, a limité son emploi à de courtes zones d'influence des missions. A tel village aux murs de grosses briques parallélépipédiques, on reconnaît la proximité de telle Mission importante. La technique est pourtant simple qui consiste à tasser la terre battue dans un moule fait de quatre planchettes d'égale largeur, clouées en rectangle. La fabrication est rapide mais nécessite un stockage relativement prolongé pendant le temps de séchage, et leur emploi fait appel aux lois plus élaborées de la maçonnerie occidentale (équilibre, rectitude et verticalité des murs, cimentage à la boue des briques entre elles).

L'emploi de la brique moulée et cuite au four n'a qu'exceptionnellement pénétré le milieu rural. Introduite et fabriquée elle aussi par les européens, elle n'a servi le plus souvent de modèle qu'à la construction des bâtiments missionnaires ou administratifs des " postes " de brousse (par exemple : Koulanoutou, Oyen, Makokou, Mékambo, Mouila, etc.). Seuls quelques particuliers, notables ou chefs de canton ont fait construire dans leur village la case somptueuse " en dur " de ce type, source incontestable de prestige, mais aussi élément de fixation durable du village sur le même emplacement.

Contrairement à ce dernier procédé, la construction rustique en planches éclatées, technique importée par les Espagnols en Guinée Equatoriale et introduite par la suite au Gabon par le nord, soit issue du Congo au sud après la deuxième guerre mondiale, a rapidement eu droit de cité et s'est répandue à travers tout le pays où elle connaît actuellement une faveur égale à celle de la terre battue.

La planche éclatée ou planche d'ilomba est tirée d'un myristicacée *Pyenanthus angolensis*, l'ilomba (Nkomi), Dilomba (Bapounou) ou Nkoma (Fang) dont les peuplements sont relativement étendus et denses dans la plupart des secteurs forestiers secondaires du Gabon. En savane même, des villages entiers sont construits en planches éclatées d'ilomba, fabriquées dans des galeries forestières parfois lointaines. L'ilomba est un bois tendre à fibre

longue qui se " clive " franchement à la hache sur toute la longueur du tronc, si bien que l'on peut obtenir facilement des planches naturelles sans rugosités, de deux à trois mètres de longueur et épaisses de 10 millimètres à peine, à l'aide d'une simple cognée et d'un maillet de bois. La production de ces planches artisanales est relativement rapide et leur cours actuel dans la construction rurale est de 10 f. Cfa le mètre.

Monter une case en planches d'ilomba est devenu chose aisée depuis que les articles de quincaillerie d'importation sont d'un prix abordable pour les villageois dans les diverses factoreries de brousse : une case de dimension courante (9 m x 4 m) nécessite entre 10 et 15 kgs de clous et pointes de dimensions diverses. L'ossature est élevée de façon identique à celle d'une case " classique " en écorce d'okala ou en terre battue. Les planches éclatées sont clouées horizontalement dessus, à partir du sol vers le toit. Elles ne sont pas placées bord à bord ; chacune d'elles chevauche légèrement la planche inférieure, à la manière des tuiles d'un toit. Pour la protection de la base des parois murales, plus directement exposées aux attaques des termites et de l'humidité, un curieux procédé s'est répandu depuis les années 1935 autour des points de vente de la bière (en particulier autour de Libreville) : sous la base des cloisons est disposé sous le pourtour de la case, une rangée de canettes de bière accolées et fichées aux trois-quarts dans le sol, goulot tourné vers le bas. Pour compléter cette note de " modernisme adapté ", l'espace compris dans cette enceinte de bouteilles peut être rempli de mortier lissé en surface formant une dalle solide, plus salubre que la terre battue et une assise définitive pour la case.

III/- La physionomie actuelle de l'habitat rural

L'évolution précédemment décrite a connu plus récemment une deuxième phase qui correspond avec le début de la mise en valeur du pays, à l'extraction de ses richesses naturelles, à l'ouverture de grandes routes et essentiellement au deuxième âge de l'exploitation industrielle de la forêt.

Très rapidement naît à travers le Bas Gabon, plus facilement accessible par les multiples lacs fluviaux, un type d'habitat nouveau et artificiel : le chantier forestier. De l'habitat traditionnel africain il garde certaines constantes : légèreté et précarité. Pour les raisons très particu-

lières de l'exploitation forestière, le chantier est amené à se déplacer à peu près avec la même périodicité qu'un village autochtone, tous les cinq ou six ans. L'habitat est donc conçu en matériaux locaux, trouvés sur place et donc essentiellement végétaux. Dans la première époque de l'exploitation forestière, jusqu'après la deuxième guerre mondiale, un chantier de brousse ne différait point d'un village autochtone voisin : même alignement de cases le long d'une " rue ", cuisines reléguées derrière les habitations, latrines sommaires à 20 ou 30 mètres au-delà de la cuisine, dans la brousse, cachées derrière une palissade de branchages. Seule la station des européens commandait l'ensemble, retirée à l'écart, mais construite elle aussi en matériaux périssables locaux avec le raffinement et selon l'exotisme d'un style où chaque européen mettait sa note originale. Dans la N'Gounié autour de Sindara et de Mouila, les divers chantiers de la S.O.N.G. conservent encore de nos jours cette facture que la rapidité de l'évolution actuelle peut déjà faire classer comme de véritables pièces d'un musée de l'habitat gabonais.

L'évolution des techniques, l'introduction de nouveaux produits finis industriels (planches usinées de scierie, contreplaqués, briques et parpaings de ciment), leur emploi plus facile (mais plus onéreux) en construction ont peu à peu modifié la physionomie de l'habitat des chantiers, qui sert de modèle - avec un temps de retard - aux villageois. Ceux-ci, par les recrutements libres ou forcés et la ventilation rapide des travailleurs sur les exploitations forestières, ont tous connu à une certaine époque de leur existence, un épisode de salariat bûcheron ou de la vie sur un chantier. Retournés " au village ", ils ont été les agents actifs de propagation des techniques nouvelles dont ils avaient souvent collaboré à la mise en exécution sous les ordres " du blanc ".

Ainsi, à l'heure actuelle tous les types d'habitat et tous les matériaux de confection sont représentés dans les villages, la seule particularité d'une région ou d'un hameau peut simplement se révéler dans la répartition dominante de tel ou tel d'entre eux. Du plus traditionnel au plus moderne, on passe de l'écorce martelée ou du pétiole de palmier et du toit de " paille ", à la construction en terre battue et à la planche d'ilomba couverte de tôle. La tôle ondulée, dès son apparition sur le marché, séduira rapidement les villageois par sa facilité de pose, sa solidité et sa pérennité. Seul son prix en interdira une diffusion fulgurante. Le toit de tôle est ainsi devenu le critère facile et immédiat d'analyse de la richesse monétaire potentielle de

tel ou tel village, ou d'une région par rapport à l'autre. En effet, le villageois nanti de quelque argent liquide (dot, vente de produits vivriers ou d'exportation, cadeaux) investit immédiatement dans la tôle ondulée pour couvrir sa case ou remplacer une toiture végétale défectueuse. L'utilisation courante de matériaux élaborés, planches de scierie ou contreplaqués, plus récente encore, a débuté postérieurement à l'Indépendance (1960). Deux freins ralentissent leur expansion : l'éloignement d'une scierie pour les planches et, pour le contreplaqué, l'éloignement par rapport à Port-Gentil (où est située l'usine de la C.F.G.), à Libreville, où à une ville de l'intérieur qui en assure la commercialisation ; de même le coût des transports, élevé en général, mais surtout très variable d'une saison à l'autre, d'une région à l'autre, et de plus en plus onéreux au fur et à mesure qu'on s'éloigne de Libreville. La même pénalisation atteint la construction " en dur ", parpaings creux ou briques de terre cuite protégées par un enduit, qui symbolisent la richesse d'un homme en vue, car celle-ci devient généralement impossible aussitôt qu'on s'éloigne de la Mission qui usine les parpaings, le prix du sac de ciment atteignant rapidement des taux prohibitifs.

Compte tenu de cette série de handicaps, le type de construction " moderne " la plus répandue actuellement, là où les possibilités locales le permettent, est l'association de la planche usinée et de la tôle ondulée. Les murs sont faits de planches clouées verticalement côte à côte, les intervalles pouvant être masqués par des couvre-joints. Les cloisons intérieures sont également en planches ou en contreplaqué mince de 5 mm. Au niveau du sol, les planches ne sont jamais enterrées. Elles sont soit posées au ras du sol, soit encastrées dans le périmètre d'une dalle cimentée lorsque le propriétaire a les moyens de la réaliser, soit simplement posées sur le culot de canettes de bière fichées dans le sol ainsi que nous l'avons déjà écrit.

Ces nouvelles formes de construction ne modifient guère la structure des cases individuelles ou celle du village traditionnel. Une innovation remarquable se répand jusque dans les agglomérations reculées : l'apparition de la boutique. Dans l'aire d'influence des centres de distribution faciles d'accès, il s'agit avant tout d'un débit de boissons, de bière essentiellement, les autres objets d'usage courant faisant l'objet d'une vente accessoire. Ils constituent au contraire l'essentiel du commerce

(pétrole, piles électriques, têtes de tabac, boîtes de conserves) des micro-boutiques ouvertes par les villageois plus isolés. La boutique s'est intégrée au village au même titre que, dans le passé, le corps de garde ou la chapelle catholique. Case autonome ou magasin inclus dans la case du tenancier, elle ouvre toujours sur la rue par un auvent rabattable qui, une fois abaissé, sert de comptoir de vente ou plus simplement de baie car un deuxième comptoir est presque toujours installé dans la pièce-boutique pour séparer l'étal et le vendeur du client, comptoir sommaire, fabriqué à l'aide de quelques lattes de palme assujetties et fixées sur des pieux fourchus. La boutique répond à l'aspiration de tout villageois, d'autant plus forte qu'est isolé l'habitat. Très rapidement, elle deviendra un élément essentiel du paysage villageois.

/la/

Le plan de case demeure identique à celui d'autrefois. Cependant, dans quelques cas de plus en plus fréquents, la construction en terre battue ou en brique de terre permet l'intégration de la cuisine féminine à la case d'habitation : solution inconfortable à cause de la fumée qui investit la case, mais qui procure une immunisation accrue de la toiture lorsque celle-ci est faite de " paille ", la suie agissant comme un agent protecteur de l'action des insectes prédateurs et des eaux. De même, ce type de construction permet d'agrandir les ouvertures, en général extrêmement exigües ou inexistantes dans les cases en écorcé ou en planches d'ilomba. Il ne semble cependant pas que la sujétion au matériau soit la vraie raison de cette faiblesse ou de cette absence de fenêtres qui rendent les habitations étouffantes à la saison des pluies et toujours insalubres : la permanence de cette coutume résiste au temps et à l'évolution générale du pays, vestige d'une époque où une ouverture était un endroit par où pouvait s'infiltrer l'ennemi, la case étant conçue aussi bien en tant que cachette, qu'habitat proprement dit. En effet, dans le même ordre d'idées, la pièce principale s'est ouverte sur ses deux façades par deux portes se faisant face côté rue et côté brousse, permettant une aération relativement améliorée.

Le coût d'une case en planches de scierie, couverte de tôle ondulée, n'est jamais inférieur à 150.000 Frs Cfa pour la norme courante d'une case rurale (9m x 5m) compte non tenu du coût des portes et des fenêtres usinées ou non qui peut être très variable. Celui d'une case plus traditionnelle en planches éclatées (de même dimension) couverte en " pailles " (une " paille " coûte 10 Frs Cfa pour un mètre de longueur) peut être évalué à 80.000 Frs Cfa, en considérant que tous les matériaux (clous compris) ont été achetés,

ce qui est rarement le cas. Cependant, dans la plupart des cas il est fait appel à la collaboration rémunérée d'un charpentier spécialiste (30.000 Frs environ) pour la pose des planches sur le bâti de poteaux. Quarante-vingt pour cent des cases construites à l'aide de matériaux locaux transformés font l'objet d'un débours de numéraire, témoignage d'une intégration lente, mais progressive des ruraux à l'économie monétaire, qui se dégagent peu à peu des étroites contingences locales.

La répartition géographique des différents types d'habitat rural, du plus traditionnel au plus moderne, est extrêmement difficile à saisir du fait qu'il n'existe aucune région qui ne soit atteinte par les courants d'échanges monétaires, ou qui ait été préservée d'influences extérieures. Cependant, les régions où les échanges humains et économiques sont anciens, où la circulation est relativement aisée, le long des axes routiers rénovés ou nouvellement ouverts, là où le contact avec les villes et les chantiers est facilité par les migrations du travail salarié ou par un petit commerce de produits alimentaires (manioc, bananes, viande de chasse), l'habitat traditionnel a subi de profondes mutations. Il n'a pas pour autant disparu dans sa spécificité propre, mais les critères de "modernisme" pourront être sélectionnés à travers la forme de toits (à deux ou quatre pentes), l'emploi de la tôle ondulée, et l'éventail des matériaux qui entrent actuellement dans la construction ou la confection des murs de la case.

IV/- Différenciation régionale des types d'habitat rural

On peut très grossièrement individualiser quatre ensembles régionaux présentant une originalité suffisamment marquée, ainsi que certaines caractéristiques particulières d'évolution, tout en soulignant l'universalité de la construction traditionnelle en écorce "d'okala" ou en terre battue, et en tuile végétale.

A - Le Bas-Gabon qui comprendrait, en termes géomorphologiques sommaires, le bassin sédimentaire de l'ouest dont les limites sont matérialisées par la route Libreville - Lambaréné - Mouila. La région comprise entre l'océan et cette route est un pays de très vieille pénétration européenne où a sévi d'abord la traite puis, et jusqu'à l'époque présente, l'exploitation des coupes forestières. L'habitat typiquement traditionnel a pratiqué

ment disparu, en particulier au nord de Libreville dans la péninsule du Cap Estérias où les villages ont la stabilité la plus forte du pays (quelques villages Benga n'ont pas émigré depuis 1880). Cependant, l'habitat original s'est entièrement adapté aux conditions nouvelles de civilisation, plus rapidement qu'ailleurs puisque cette péninsule est située à moins de 40 km. du foyer librevillois. La planche industrielle est employée depuis longtemps et l'utilisation des canettes de bière est très courante pour consolider les assises des cases (proximité de la brasserie librevilloise SOBRAGA). Cependant, la diversité des formes et des matériaux est générale et se retrouve en particulier le long de la route Libreville - Mouila.

De Libreville à Kango, se succèdent des villages où domine la construction en planches de scierie, massives, parfois pointées extérieurement ou enduites de gesso anti-ternites, manifestation esthétique rarissime en milieu rural. Ces cases ont perdu leur traditionnelle palissade de piquets qui les ceinturait. Par contre, elles abritent souvent une boutique dont l'avant et le comptoir qui lui est juxtaposé s'ouvrent dans la façade tournée vers la route. Chaque village compte une ou plusieurs cases " en dur " dont le propriétaire réside souvent à Libreville. La construction traditionnelle en terre ou en tiges de palme est plutôt réservée à l'habitat secondaire ou annexe, cuisine, corps de garde, temple de Bwiti dont le culte est particulièrement actif. Cinquante pour cent des toitures sont en tôle ondulée. Beaucoup ont quatre pentes et certaines accusent la fantaisie d'un décrochement des pans latéraux. La décoration intérieure varie peu en milieu rural, en fonction du critère ethnique, du niveau d'aisance ou de développement : les mêmes pages illustrées de vieux magazines épinglées aux murs au moyen de pointes de bambou, la classique série de photos jaunies des divers membres de la famille ou d'amis figés dans des attitudes compassées voisinant avec les affiches de successives consultations électorales. Par contre, le mobilier est plus sophistiqué et se réclame de l'exemple européen. Dans la salle de séjour, fauteuils de rotin ou sièges d'ébénisterie anguleux sont disposés autour d'une table basse. Parfois, un garde-manger grillagé sert à entreposer quelques ustensiles de ménage. Dans la chambre, le lit est soit objet d'importation (ébénisterie ou métallique) soit de fabrication locale, montage d'un cadre en planches sur lequel est cloué un " sommier " de vannerie. La couche traditionnelle faite de quatre piquets fourchus fichés dans le sol soutenant un assemblage de lattes de palme, garnie d'un amas de feuilles en guise de matelas, se rencontre de

moins en moins fréquemment. La proximité de la capitale, source de revenus directs ou indirects, la présence de scieries faciles d'accès, en particulier celle du village Nkok (scierie de la Mondah) expliquent cette situation.

Au sud de Kango, le phénomène est déjà plus nuancé, faisant ressortir une plus relative aisance de biens monétaires. Cette zone de passage n'est cependant point dépourvue de moyens : la tôle ondulée est très répandue mais au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Bifoum, puis de Lambaréné, les murs construits en planches usinées diminuent au profit de la planche éclatée et de la latte de palme refendue moins onéreuses. Par contre, autour de Fougamou, la scierie Spindler entraîne un regain de constructions en planches commercialisées. La peinture et l'esthétique disparaissent complètement, les murs restant à l'état brut, comme dans tout le reste du pays. Ils prennent rapidement une teinte noirâtre de plus en plus foncée qui permet d'estimer avec facilité et une rigueur relative l'âge de cet habitat. Les constructions en terre battue représentent environ le tiers de l'ensemble mais deviennent de plus en plus nombreuses en dehors de l'axe routier.

Même phénomène dans la région très peu peuplée comprise entre Bifoum et Lalara, pays de l'Ogooué-Moyen et du Bas Woleu-N'Tem, commandé par Ndjolé qui a connu un développement soudain de l'exploitation forestière avec l'ouverture des permis de la deuxième zone de coupe. Les villages s'y sont massés à la hâte souvent dans la dépendance directe de chantiers d'abattage voisins. L'habitat témoigne de la fébrilité d'un prolétariat déraciné et vagabond. La construction précaire domine mais tous les types et styles se confondent souvent en un capharnaüm de cases hétéroclites de matériaux les plus divers où l'on reconnaît sans équivoque le village des travailleurs d'un chantier à son alignement rigoureux de cases, du village autochtone anarchique et dénué de caractère ou d'agrément.

Dans ce vaste ensemble régional, la zone des lacs présente un caractère particulier. L'Ogooué a véhiculé et retenu les premiers européens qui ont construit dans ce milieu amphibie un habitat adapté aux contingences locales : cases sur pilotis à 80 centimètres au-dessus du sol, faites de gros rondins de bois ou de piliers en béton (protection contre reptiles et insectes, aération complète de la case dans un climat où l'humidité est particulièrement forte). Les cases en planches, calquées sur un même modèle, compor-

taient une immense véranda-promenoir couverte, fermée par une balustrade courant sur tout le périmètre extérieur, en retrait de laquelle étaient aménagées les différentes pièces d'habitation.

Ce type de construction particulièrement bien illustré à Ngomo, siège d'une mission protestante célèbre, aujourd'hui partiellement abandonnée, a été imité et adapté par les villages des lacs et des rives de l'Ogooué. Le plus caractéristique de ceux-ci, Nchatanga, sur la rive droite du fleuve, a été construit en planches fabriquées artisanalement à la scie passe-partout par les villageois eux-mêmes, car plusieurs d'entre eux ont bénéficié d'un apprentissage au centre de formation professionnelle de l'ancienne mission de Ngomo. Dans l'imitation du style européen des cases sur pilotis, ils limitent souvent la véranda à une seule façade de la case, ou ils la suppriment carrément (cf. photo). A Nchatanga, quelques cases construites à la fin du siècle dernier abritent encore des occupants. C'est un phénomène exceptionnel car une case en matériau périssable, même en bois, ne dure guère plus de 15 ans sans entretien constant. Dans le cas précis, la construction d'un habitat solide, confortable et adapté au climat local a permis, sans aucune contrainte, de fixer le village depuis 1890, or au Gabon on ne peut guère trouver au total qu'une vingtaine de villages pouvant se prévaloir d'une aussi grande longévité statique : ils sont tous localisés en pays Nkomi, Galoa, Oroungo Mpongwe ou Benga, c'est-à-dire dans le Bas-Ogooué, le long de la Côte, de Port-Gentil à la pointe Pongara et dans la péninsule du Cap Estérias.

Près de Mandji et surtout de Fougamou, en pays eshira domine la construction en briques de terre séchée, témoignage de la promotion donnée dans la région à cette technique par la Mission de Ste. Croix des eshiras aujourd'hui détruite et celle de Fougamou-Sindara, alors que la coutume eshira était, selon Du Chaillu " de cabanes petites, mais bien tenues et construites en écorce d'arbres " (1). Le même phénomène localisé se répète dans la dépression du Mayombe autour des missions de Mourindi et Tchibanga pour le même style de construction.

(1) P. du Chaillu : Voyages et aventures dans l'Afrique Equatoriale p. 465

B - Le deuxième ensemble territorial s'étend au sud et à l'est du Mayombe à Okondja par Mimongo, Koulamoutou et la zone de savanes de Franceville. Il est caractérisé par un habitat de conception traditionnelle dans la forme et le matériau. Le seul élément " d'importation " est le toit à 4 pentes et en chaume qui prend sa plus grande extension dans les savanes du Haut-Ogooué et jusque dans les forêts plus septentrionales d'Okondja. Sans transition, on passe de la construction en briques de terre de la Nyanga à des villages davantage en symbiose avec le milieu naturel, entièrement conçus en lattes de palme et en planches d'ilomba (plaine de Ndendé et montagnes de Lébamba). Dans les montagnes mitsogho, de Mimongo à Lastoursville, plus réticentes à l'influence européenne parce que difficiles d'accès, l'écorce martelée reste le matériau essentiel et de nombreux villages restent tels qu'ils auraient pu apparaître à du Chaillu en 1855. Cependant, quelques groupes de pygmées à demi sédentarisés ont abandonné leur style habituel de construction hémisphérique pour adopter le cadre rectangulaire autochtone, en version miniaturisée, adaptée à leur petite taille. Le temple du culte Bwiti, qui occupe la place d'honneur de tout village mitsogho ou pygmée, est construit dans la même tradition.

A l'extrémité orientale de cette immense région au relief contrasté, dans le Haut-Ogooué de Franceville et du plateau batéké, réapparaît la case en terre battue ou en briques d'argile qui donnait, avec la conception du toit à 4 pentes, en herbes de savane (ou en " paille ", moins fréquemment, selon la nature du paysage) une certaine homogénéité, à l'habitat altogowéen. Cette homogénéité se trouve depuis peu sapée par les nouvelles conditions du développement économique de la région qui ont nécessairement des répercussions sur l'habitat urbain, mais aussi rural. L'exploitation du manganèse et de l'uranium, la construction d'un barrage hydraulique sur l'Ogooué, les divers projets d'agriculture industrielle et d'élevage, l'ouverture de routes nouvelles dont une autoroute bitumée, ont une incidence directe sur la transformation de l'habitat rural. La masse monétaire injectée sous forme de salaires distribués presque exclusivement à des ruraux est l'agent multiplicateur des toits en tôle ondulée et l'on peut mesurer la rapidité de cette expansion en comptant les centaines de points scintillants des tôles neuves, lorsqu'on survole par beau temps l'espace aérien francevillien. Cette expansion économique a intensifié le regroupement des villages de la haute vallée de l'Ogooué en direction de la capitale régionale : Franceville. L'habitat rural disparaît pour se couler dans un moule néo-urbain " moderniste " qui perd toute son originalité. En parti-

lier ont complètement disparu les portes sculptées, orgueil de l'habitat rural bandjabi, batsangui ou obamba, remplacées par de vulgaires planches mal équarries ou des portes isoplanes de série.

C - Le bassin de l'Ivindo, correspondant à la région administrative de l'Ogooué-Ivindo, est celle où les traditions de l'habitat rural sont les mieux conservées. Région de forêt primaire en réserve d'exploitation, à l'écart des grands projets actuels de développement, ses potentialités sont énormes, à long terme, avec le gisement de minerai de fer de Belinga. Le futur tronçon du Transgabonais la traversera entièrement et y apportera un mode de vie déjà connu dans le Haut-Ogooué, qui bouleversera sa léthargie actuelle et la conception d'un habitat dispersé en hameaux, aux cases en terre battue et toits à double pente, minuscules et vagabonds. A la limite de l'Ogooué-Ivindo et du Haut-Ogooué, frontière entre le monde bakota et le pays obamba, quelques villages comptent encore quelques cases aux parois entièrement fabriquées en vannerie de rotin tressé. Cette technique minutieuse, en évolution régressive était beaucoup plus répandue autrefois, car si les cases conçues entièrement en vannerie sont peu nombreuses, les portes de la plupart des villages de ce secteur relèvent de cette admirable facture esthétique.

Les traces de styles ou de techniques modernes ne sont guère perceptibles que dans quelques gros villages de regroupement : case en briques de terre séchée ou toit de tôle ondulée à deux doubles pentes de quelques notable ou planteur à l'aisance insolente. Il est vraisemblable que les quelques vestiges d'un passé ancien et l'uniformité générale d'un habitat moins récent seront balayés aussitôt que les campagnes de l'Ivindo entreront en prise directe avec l'économie monétaire qu'elles aspirent à pratiquer plus intensément. C'est d'ailleurs le cas dans la moyenne vallée de l'Ogooué (plaine de la Lopé et région de Booué) récemment touchée par l'économie d'exploitation forestière et l'ouverture de la " route économique ". On peut voir là se développer " in vitro " les processus de changements qui apparaîtront plus tard dans l'ensemble du bassin de l'Ivindo : lente pénétration de l'habitat traditionnel par les manifestations de l'évolution des conditions de vie et de travail (planches de menuiserie, tôle ondulée, toits sophistiqués, constructions plus expéditives). La case perd son couloir périphérique d'écorce ou de piquets que le villageois n'a plus le temps ou le courage de couper, de façonner et de mettre en place. Toute originalité disparaît peu à peu. A une uniformité locale mais intégrée dans son cadre forestier se substitue une

uniformité d'emprunt, mais sans cachet et sans âme.

D - Les séchoirs type " chemin de fer " (cf. photo), claies à glissières superposées en opposition de l'une à l'autre, donnent à chaque village fang du Woleu N'Tem (1) un cachet agricole unique au Gabon car la région se distingue par une économie basée sur la culture cacaoyère d'exportation qui justifie son titre de région agricole de pointe par rapport au reste du pays où l'agriculture sur brûlis forestier n'est pas le fondement essentiel d'un milieu rural, saigné par l'exode vers le monde urbain. Cependant, en dépit de l'ancienneté de la culture cacaoyère, la circulation du numéraire ne revêt ni la régularité, ni la constance de régions activées par les seuls profits salariaux. La progression lente de l'utilisation de l'argent, les gains aléatoires liés à la production et aux fluctuations du marché, se traduisent par une prudence très nette dans le dépassement des canons traditionnels de la construction rurale. Bien que les activités soient tout aussi intenses que dans le Bas-Gabon, les possibilités pécuniaires sont plus réduites et la disparité entre les formes et les styles de construction traditionnels et actuels n'y atteint jamais un écart aussi marqué. Au contraire, l'habitat en terre battue avec toit à double pente de tuiles végétales triomphe largement dans l'ensemble du Woleu N'Tem sans toutefois tenir l'exclusivité qu'on lui connaît dans les cantons de l'Ivindo autour de Mékambo. Vient ensuite l'écorce martelée (bivir) dont l'emploi change de destination, glissant de la case principale d'habitation, aux annexes de toutes sortes : cuisines, lieux de réunion ("corps de garde", abeigne), campements de brousse, etc.). La construction en planches éclatées d'ilomba (nda nkoma), technique importée de Guinée Equatoriale et copiée sur les espagnols est moins répandue encore que la précédente. Elle acquiert seulement une extension appréciable dans les villages le long de la piste au sud de Médouneu en direction de Libreville, où la technique ancestrale de l'écorce martelée ou épluchée rivalise encore avec elle. Les toits gardent encore la vieille tradition de la double pente et les exceptions sont rarissimes. Certes l'emploi de la tôle ondulée moderne est connu puisque le Woleu N'Tem est, avec la basse vallée de l'Ogooué, la première région gabonaise où elle ait été introduite et utilisée. Cependant, la tôle en milieu rural n'apparaît qu'aux abords d'Oyem et de Bitam, et quelques cases aux toits rouillés attestent de l'ancienneté de la pose. Partout

(1) G. Balandier et J.Cl. Pauvert - Les villages gabonais - Mémoires de l'I E C - n° 5 - Brazzaville 1952 - p. 86

ailleurs, elle reste une exception très récente.

Le Woleu N'Tem participe donc de l'évolution générale de l'habitat au Gabon, mais avec une mesure et une attentive pondération exceptionnelles dans un pays qui est soumis à une brutale poussée de bouleversements économiques liés à une expansion galopante. On n'y rencontre donc point, comme dans maint village du pays librevillois tous les modèles de cases diverses et tous les styles de construction, du plus élaboré au plus laid.

V/- CONCLUSION

Un rapide survol de la géographie de l'habitat rural montre qu'il n'existe aucune différenciation profonde sur le plan ethnique ou régional. Partout la même identité des formes, des matériaux, des techniques, aussi bien dans un passé lointain que dans un présent suractivé par la fièvre monétaire d'un essor économique industriel assez exceptionnel.

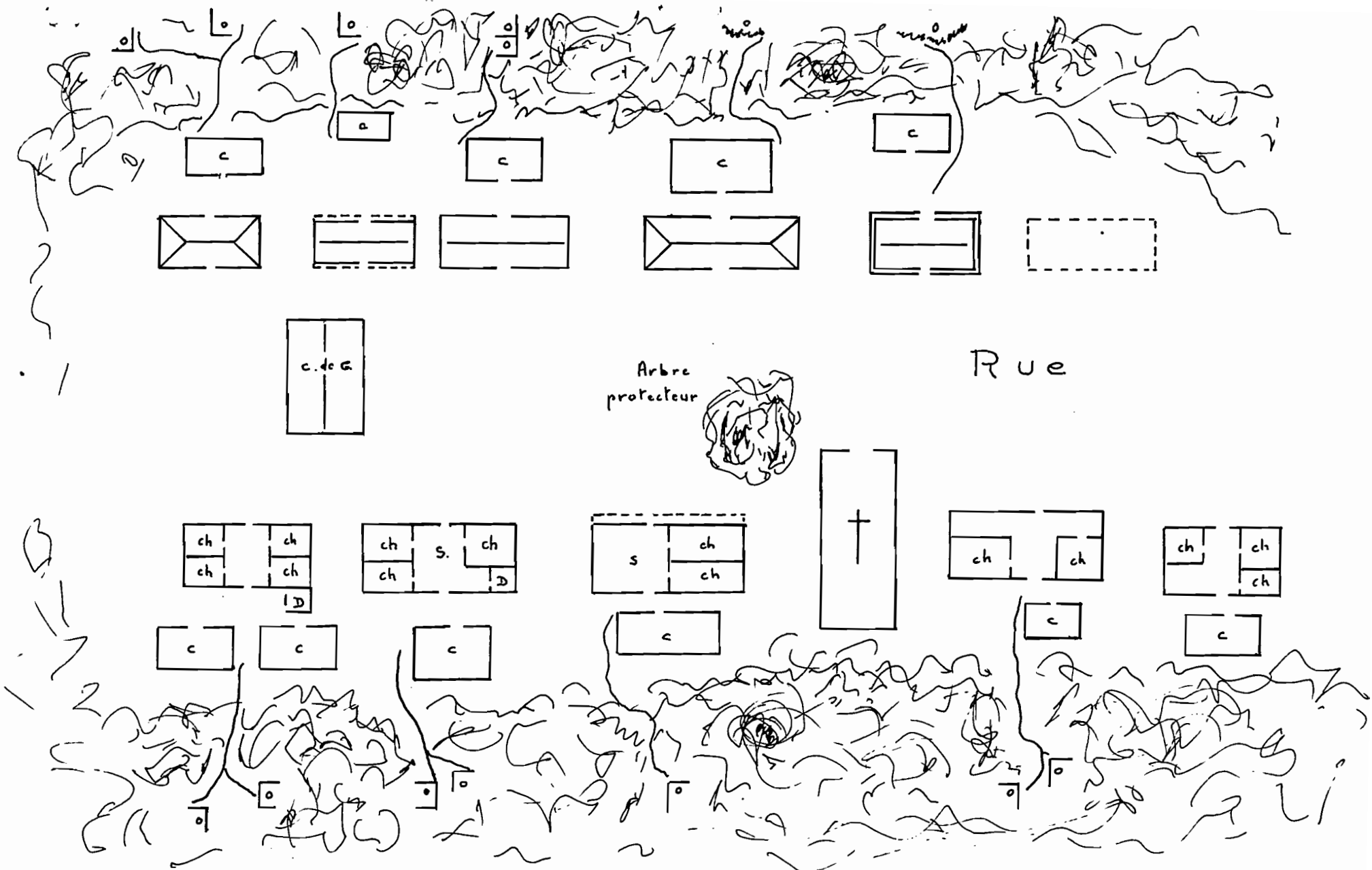
Le gabonais n'est ni agriculteur, ni un rural profondément motivé par une forme quelconque d'agriculture (à l'exception partielle des fang du Woleu N'Tem). Les " plantations " sont toujours de faible importance et permettent tout juste de suffire à la subsistance familiale quotidienne. Le village reflète depuis toujours cette mentalité : des jardins de case souvent réduits à une touffe de bananiers, à quelques plantes d'iboga (Tabernanthe Iboga) ou de piment. L'élevage - l'élevage stabulatoire surtout - est inconnu à moins que l'on n'applique ce terme à l'existence vagabonde au sein de certaines agglomérations rurales de poules, de cabris ou de cochons noirs, de vaches quelquefois, livrés à eux-mêmes, sans aucun soin ni gardiennage, plus décimés par la circulation automobile ou les épidémies que par la consommation domestique de leur chair.

Le paysan gabonais est sans doute plus motivé par le salariat que par les fruits tirés du sol. La chance du Gabon est celle d'un pays au sous-sol gorgé de richesses, dont l'exploitation ne fait que commencer. Ce devenir économique va nécessiter l'appel croissant à une main-d'oeuvre d'origine essentiellement rurale, et les campagnes, déjà fortement sollicitées, deviendront exangues à bref délai. De ce fait, l'habitat rural est destiné à s'appauvrir et à se transformer encore à brève échéance dans une optique de modernisme anonyme d'importation à dominante de tôle et de béton, dont la

cité ouvrière de Moanda n'offre pas un modèle très heureux. Une monotonie de style nouveau s'installera effaçant celle du village gabonais traditionnel et authentique.

Si les techniques locales sont dans l'ensemble appelées à disparaître (déjà les jeunes les ignorent ou ne veulent plus les pratiquer et dans les quartiers librevillois la construction des toits en tuiles végétales n'est plus du tout à l'honneur), il serait urgent de réaliser l'inventaire de leurs particularités et de se pencher sur leur étude détaillée, à la fois dans un but conservatoire et dans une perspective de promotion d'un habitat moderne qui ferait appel à elles, dans un souci d'authenticité africaine. Le style de ligature d'une charpente à la liane, le plan d'une case rurale, le type de martelage d'une écorce, la conception d'une fenêtre en vannerie, ou le style de fabrication d'une porte, d'un mur en terre battue, méritent à ce titre que l'on se penche sur eux avec une attention scientifique plus soutenue que la simple curiosité.

Septembre 1974

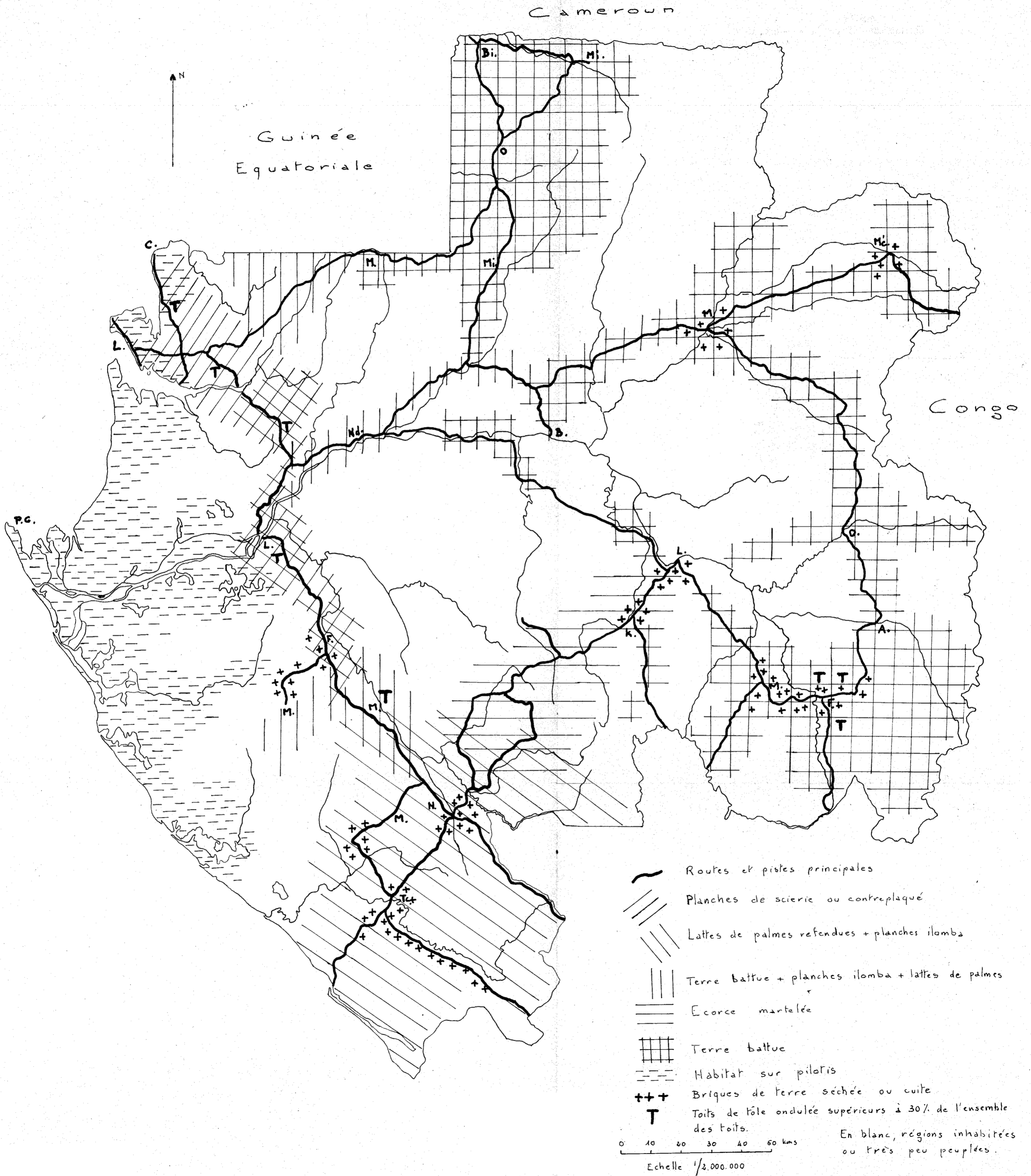


Plan schématique d'un village gabonais - type

c. de g. : Corps de garde
 c : Cuisine
 ch : chambre
 s : Salle de séjour

D : Douçhière
 o : Latrines (Homme ou Femme)
 † : Chapelle ou temple (cath. ; prot. ; bwiti)

Dominante des techniques employées (murs, parois)



O. R. S. T. O. M.

Direction Générale :

24, rue Bayard PARIS (8^e)

Service Central de Documentation :

70-74 Route d'Aulnay, BONDY (93)

Centre O. R. S. T. O. M. de Libreville :

B.P. 13.115 LIBREVILLE (Gabon)
